

## Élégie sur la dernière des quatre

Jean-Claude Brochu

Number 132, February 2012

Passer l'hiver

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66019ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brochu, J.-C. (2012). Élégie sur la dernière des quatre. *Moebius*, (132), 79–84.

JEAN-CLAUDE BROCHU

*Élégie sur la dernière des quatre*

*Ma vie n'aura donc été que cela?  
Quelle vie, chère ombre, est autre que cela?*

Jean Éthier-Blais, *Voyage d'hiver*

Laisse l'automne aux souvenirs, la vie à l'été, et le printemps former des projets. Ton hiver n'a pas d'avenir. Il y a l'hiver et avant l'hiver. L'arbre de Bruegel n'a pour fruits que ses corneilles. Même tes rêves de devenir quelque chose ne franchiront pas le cap. Chacun sait, ou ignore encore, que cette histoire est banale comme la neige en janvier, mais elle tombe aujourd'hui sur toi, aussi benoîtement que le blanc dans les cheveux. L'hiver décolore le monde au point de neutraliser tes pronoms sujets en indéfinis. Depuis le temps que tu additionnes les adverbes noirs ou grisâtres, les *ne... que, ne... pas, ne... plus, presque, peut-être*, etc. ; leur récitation t'organise un étrange poème de jubilé, une balade (peut s'écrire en redoublant le *l* si vous pensez à Villon) jusqu'à l'enfer de ton enfance, avec Alphonse de Liguori et la misère toujours, la fin jamais. Nul reverdissement en vue. L'hiver ne passe pas : on passe à l'hiver.

L'hiver se referme sur toi. Qu'es-tu devenu, François Paradis ? De ton purgatoire, sais-tu maintenant que les aventures d'hiver sont mortelles ? Mille *Ave* ne peuvent rien contre les mauvais pressentiments que soufflent en décembre les bois redoutables. Vas-tu sans admettre qu'il est des jours où la terre et le ciel se ferment aux suppliques ? Au pays de Maria Chapdelaine, on revient de tout, sauf de l'hiver. Le froid brûle d'abord le nez, les mains, puis les pieds. Le corps et l'âme sont aussi insuffisants l'un

que l'autre. As-tu néanmoins entendu une aria à peu près semblable au grand sommeil des cantates de Bach : *Schlummert ein*? L'hiver n'a peut-être rien laissé de disponible. Tu n'es sans doute pas allé plus loin que « les grands brûlés », une étendue de chicots où la poudrerie abolit la plus petite idée de chemin. Ta voix aura-t-elle été emportée par la neige qui tombait horizontale ou un vent contraire bloqua-t-il ton cri dans ta gorge? Tu n'avais plus d'espérance, et c'est peut-être cela, s'écarter, perdre cœur : s'étendre sur le sol et contempler sa fin à travers les cristaux de ses cils. Fredonnais-tu des cantiques de Noël pour te tenir la main? Bienheureux étais-tu alors si tu ne pesais pas plus lourd que la buée de tes commencements. À moins que tu n'aies tout bêtement choisi de poursuivre ton existence au pays de Lorenzo, sans personne pour te reconnaître. On conviendra qu'il n'y a rien de bien original là non plus.

L'hiver célèbre l'absence. C'est le vent qui secoue la porte et non la visite. Nous habitons trop loin de l'église, trop loin de l'odeur des mitaines d'enfants à sécher près du poêle. Le paysage a quitté la fenêtre de Maria, qui s'opacifie. L'hiver n'a pas donné; l'hiver a pris. Le monde continue sans nous, et ce n'est pas plus mal. On peut toujours s'engager à aimer ce qui arrivera, ramener son horizon à la largeur du champ de son unique voisin et souhaiter en guise de futur, moins que de la commisération, un peu de ce ménagement d'avant la tranquillité.

Les premières neiges ont raison des chrysanthèmes. Tu viens déchiffrer à la fenêtre le jardin osseux sur la neige sans éclat. Un ondoisement de graminées donne l'impression d'une présence. Ce mercredi fait surtout voler vers ces nains de paille des circulaires à recycler. La beauté a fui. La mauvaise saison n'accommode que les restes. On ramassera comme bûchettes inutiles à un improbable feu les branchages que le vent a abandonnés et que l'on finira plutôt par mettre en fagots à l'intention des *éboueurs*, un mot qui n'éveille plus leurs torses nus des soirs d'été, mais la boue que les voitures jettent aux passants.

Penser aux disparus nous rappelle que la neige nous dérobe la terre, qui se refuse aux fossoyeurs et dirige les corps vers le charnier. Oui, il arrive que l'hiver nous

interdise même ce semblant de possible ici-bas, un trou pour se mêler à la terre que stérilise le gel, la rendant incapable de produire, ou de recevoir pour sa putréfaction, un grain de sénevé. La neige n'abreuve plus le sol. L'hiver retourne les jardins au néant. Jusqu'au malheur qui n'y soit plus cultivable. On gardera peut-être en mémoire (si elle dure) les derniers gestes humains : comme dans un film de Kieslowski, une veuve traverse la rue avec un sac, elle porte semaine après semaine, pratiquement morceau par morceau, les vêtements de son mari aux vide-greniers des quatre coins de la ville.

Nuages anonymes : le ciel en demi-deuil ne prend plus à tâche de changer. Tout au plus, certaines nuits, de grands bras qu'agite le vent y font quasiment peur. De jour, le cerisier – que tu sais mort – se joint au manège, joue des branches parmi les lilas, et eux n'arrivent pas à cacher les cicatrices des multiples émondages. De mauvais arbres abattus démasquent une parcelle de laideur dans les cours adjacentes. Le monde n'est pas plus effrayant ou plus beau qu'avant nous. Quelques feuilles sèches dissimulent mal nos illusions. La sève ne trouve plus son chemin ; c'est la nuit qui effrange les jours d'hiver. La lumière diminue ses heures. La liturgie nous répète qu'au solstice de décembre, le Christ vient sur terre pour mourir. Tout s'éteint. L'obscurité devient la compagne la plus régulière. Dans l'aurore des chambres, on distingue à peine les corps lumineux.

La table, les chaises et les songes du hamac ont déserté comme un mirage, et les rondins du mobilier de jardin se sont transformés en stèles pourrissantes. Le monde que tu aimes – et il n'y a plus lieu de le regretter – est en train de disparaître. Sors, recule sur la pointe des pieds jusqu'à te confondre avec les arbres secs du fond de la scène où évoluent tes semblables, laisse tes pas sur la neige leur faire croire à ton retour ; en réalité, tu vivoteras le dos au mur. Vaudrait-il mieux effacer tes traces ? Probablement qu'ils ne remarqueront rien. On ne t'attend plus. Tu es presque aussi transparent que ta plus belle tasse de Limoges, et l'hiver ne voit personne. Son gris balaie tes exploits gravés sur la neige. La bourrasque doit se rendre au relais des derniers juncos, sous le bouleau, là où l'on écoute ce qui existe lorsque le jardin a fini de raconter.

Une inspiration d'air glacé a réveillé en toi une vieillesse, une nuit native. Saturne (sinon l'Héphaïstos techniciste) reconnaît les siens à leur teint exsangue et à leurs yeux inexpressifs et secs qui parfois pleurent tout seuls. L'hiver te laisse dans une erreur sans remède : la fête annoncée n'aura pas lieu. Tu peux donc te laisser glisser sans résistance, puisque tu ne vaux guère mieux que ce paysage terne. C'est un temps à te mettre au latin : *Ite missa est*. Il subsiste un dessein de beauté qui se réfugie dans certaines écharpes confectionnées par addition de restants de laine, comme tu t'amuses à rabouter des phrases pour faire quelque chose de ta solitude en te changeant de la lecture et des mots croisés. On sait que les foulards, le baume à lèvres et la crème pour les mains conviennent à ce temps de protection.

L'hiver prend jour par tes lectures, qui te renvoient à l'insouciance des premières années, quand la neige amusait ton enfance. Rien de grand ou de petit à faire alors. Le retour de cette forme d'indifférence – à toi-même en premier – te délivre de l'oppression du temps : tu en as trop pour te reconnaître, comme on disait chez Saint-Simon ; tu as du temps de reste si tu cherches à redonner ce que tu as reçu d'histoires et de récits, ou pour écrire aux quelques amis qui lisent. Rien n'arrive, et ce rien, tu n'as plus grand monde à qui le raconter. Ce n'est plus la peine d'écrire dans la marge des livres que tu lis, avec le souhait de prolonger leur chant dans tes petits papiers. Ton poème est destiné à l'oubli d'une dizaine de lecteurs. De toute façon, tu n'as jamais vraiment su pourquoi et à qui tu écrivais. L'hiver est pratiquement sans désirs. Il t'y reste à tenir allumée plus longtemps ta lampe de lecture, et la curiosité à l'égard d'un être qui trouve moyen de dessiner aux temps froids des jardins pour avril. La vie en lecture ? Elle y entre ou en sort, et la littérature est un mode de survie comme un autre. Tu te veux encore assez dépris de toi-même pour continuer de t'intéresser aux personnages. Vivre dans l'étonnement des livres et d'une présence, tu sens que tu en serais capable. Après tout, c'est l'empilage des quatre mille volumes de ta bibliothèque qui maintient le soleil à sa place. Un nouvel auteur de temps en temps et l'élégance des deux grands bras de l'aimé qui, dans

l'air, comme des branches à tous les vents, parlent mieux que des mots, voilà qui devrait suffire à se chauffer la vie. Autrement, que l'hiver nous emporte en voleur, qu'on soit surpris la main à la pâte des tâches aussi quotidiennes qu'essuyer la table.

Refoulé en dedans, tu n'as plus à t'excuser d'aimer la compagnie des livres. Tu vis au milieu de leurs montagnes à escalader. Tu héberges, il te faut bien l'admettre, un bon million de pages, à l'abri des autres, de l'eau, de l'humidité et ses rousseurs, et en retour, les livres t'offrent un gîte de beauté, répondent évasivement à quelques questions au moment de te pousser en bas du nid, car les tristes tableaux du dehors, ils ont tôt fait de les recomposer à l'intérieur de toi. Ce sel de ta vie irrite les plaies. Un besoin de rencontrer te revoit dans les rues, les mains transies. Où que tu sois, le monde est difficilement vivable; la dépression atteint tes vieilles fractures. L'hiver te traque et, de plus loin qu'Honfleur, ses mauvais génies viennent avec force ricanements danser sur toutes tes tables. Ta maison est une passoire; l'hiver y a presque tout gelé de ce qui importe, laissant une photographie dans chaque pièce, dont une sur laquelle apparaît une mère un peu triste, et qui serait à coudre au revers d'un veston filial, pour un reste de chaleur. On ne s'intéresse plus beaucoup. Ne demandez pas comment on se retrouve loqueteux dans l'âme à descendre des marches tapissées d'une fleurette de neige. On se sera mis en quête des stations de métro aux noms les plus hospitaliers: au nord, Crémazie par exemple, poète et épistolier, libraire, failli, exilé.

De là, au matin, quand bien même tu aurais froid avec le monde, garde les yeux sur les rougeurs du ciel. Pense aux asters de la plus petite espérance ensevelis sous ta vie neigeuse. Oublie que la plupart des maisons ne s'envolent plus, que des gens s'aiment comme d'autres font la vaisselle, dans un souci de désencombrer le comptoir de la cuisine, par hygiène. Aujourd'hui, le soleil se montrera impitoyable sur la neige. Rentre chez toi contempler les bambous éphémères, réjouissants d'insuffisance, que tracera au mur l'ombre de tes vivaces. Peut-être l'hiver t'accordera-t-il de la suivre avant la nuit, de passer avec François sur un chemin vers le cœur.

